

La grande mutation identitaire des Franco-Américains

Yves Frenette

Number 61, Spring 2000

« Nos cousins des États » : les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8561ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

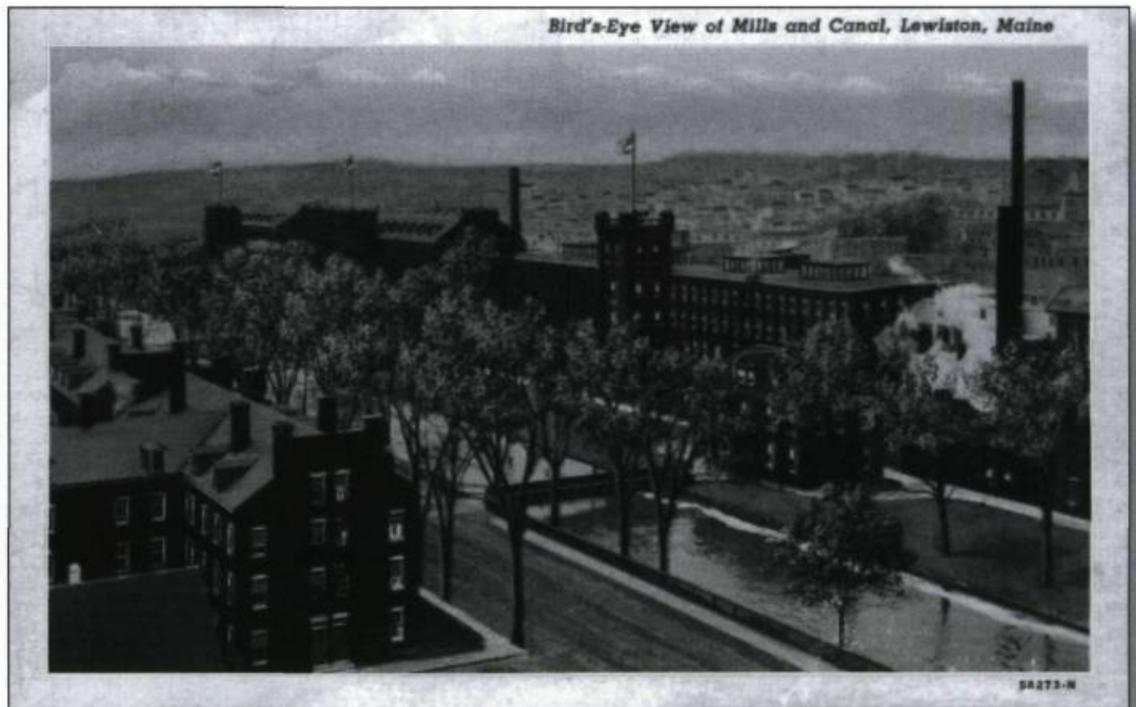
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Frenette, Y. (2000). La grande mutation identitaire des Franco-Américains. *Cap-aux-Diamants*, (61), 10–13.



La grande mutation identitaire des Franco-Américains

PAR YVES FRENETTE

Un observateur qui aurait visité la Nouvelle-Angleterre pendant la décennie de 1920 aurait pu facilement conclure que la culture canadienne-française y serait éternelle. Dans des villes comme Lewiston, Maine, ou Woonsocket, Rhode Island, il aurait entendu autant de français que d'anglais et il aurait pu faire ses achats en français, prier en français et visiter une école paroissiale dont la moitié du temps était consacrée à l'enseignement en français. Le soir, il aurait pu assister à la réunion d'une société culturelle ou d'un club de raquetteurs en français. Et eut-il été dans la région le 24 juin, il aurait pu participer à une des nombreuses parades de la Saint-Jean-Baptiste qui avaient cours dans les centres textiles de la Nouvelle-Angleterre. Notre voyageur aurait dû être fort perspicace pour se rendre compte qu'il était témoin de la fin d'une époque.

UNE RUPTURE DANS L'HISTOIRE FRANCO-AMÉRICAINNE

En effet, la Grande Dépression et la Deuxième Guerre mondiale marquent une rupture dans l'histoire de la Franco-Américanie. La première

met pratiquement fin à l'émigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, les contrôles à la frontière se resserrant. En même temps, la crise économique porte un dur coup aux entreprises du textile. Depuis une ou deux décennies, celles-ci éprouvent de plus en plus de difficultés à concurrencer leurs rivales du sud des États-Unis et d'autres pays, et elles doivent composer avec l'avènement des tissus synthétiques. Les mises à pied sont massives. La désindustrialisation succède à l'industrialisation, un phénomène qui varie d'État en État. Ainsi, les manufactures de coton du New Hampshire, du Rhode Island et du Massachusetts commencent à fermer leurs portes dès les années 1930, alors qu'au Maine, elles sont maintenues jusqu'à la fin des années 1950 et le début des années 1960 par l'industrie hydroélectrique, qui ne peut se permettre de perdre ses clients les plus importants. Par ailleurs, le Connecticut, dont la base économique est plus diversifiée et qui connaît un sursaut industriel, attire des Franco-Américains des autres États. Contrairement à la situation qui prévaut dans les moulins, où le français est souvent devenu la langue de travail à partir du début du XX^e siècle, les nouveaux secteurs d'emploi fonctionnent en anglais. La mobilité géographique et professionnelle s'accompagne donc d'assimilation linguistique. En parallèle, l'accès des fem-

Vue à vol d'oiseau du canal et des industries textiles de Lewiston, Maine. Carte postale Curteich, vers 1930. (Archives de *Cap-aux-Diamants*).

mes mariées au marché du travail rend plus difficile la socialisation des enfants en français.

Lors de la Deuxième Guerre mondiale, 100 000 Franco-Américains, des jeunes surtout, servent leur pays en Europe et en Asie. Des milliers d'autres déménagent ailleurs aux États-Unis pour travailler dans les industries de guerre. Certains ne reviennent pas vivre dans les «Petits Canadas» et ceux qui y reviennent, sont porteurs de changement social. D'autant plus que le gouvernement américain favorise les vétérans en leur permettant de faire gratuitement des études universitaires et en leur consentant des prêts sans intérêt pour qu'ils puissent devenir propriétaires. Beaucoup de Franco-Américains rejoignent ainsi les rangs de la classe moyenne dont le lieu de résidence par excellence est la banlieue.

L'ANGLAIS REMPLACE LE FRANÇAIS

La guerre accélère aussi l'avènement d'une société de consommation dont les symboles sont l'automobile et la télévision. Celle-ci est un médium puissant de diffusion rapide des nouvelles valeurs véhiculées par la langue anglaise. Encore une fois, à un rythme variant selon les localités, l'anglais remplace le français dans la vie quotidienne.

Pour se maintenir, les écoles paroissiales, qui subissent de plus en plus la concurrence des écoles publiques, passent à l'anglais. Le clergé franco-américain se sent obligé de faire la même chose pour le culte, au grand plaisir de la hiérarchie ecclésiastique irlandaise qui rêvait depuis longtemps d'angliciser les Francos. En outre, lorsqu'une nouvelle paroisse est fondée en banlieue, il est rare qu'elle desserve seulement les Franco-Américains; l'anglais est donc de rigueur. Les journaux français, qui se comptaient par dizaines, disparaissent les uns à la suite des autres, tout comme les défilés de la Saint-Jean-Baptiste. Les associations et clubs redéfinissent leur mission et s'anglicisent. C'est vrai pour les groupes locaux, c'est aussi vrai pour les deux grandes sociétés mutuelles franco-américaines, l'Association canado-américaine (ACA), de Manchester, et l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique (USJB), dont le siège social est à Woonsocket. De plus en plus, leurs directeurs mettent l'accent sur les objectifs économiques plutôt que sur leur rôle de gardiennes de la langue et de la culture françaises.

UN FOSSÉ ENTRE QUÉBÉCOIS ET FRANCO-AMÉRICAINS

Quant au Québec, il devient une référence de moins en moins importante, le fossé s'élargissant entre les Franco-Américains et les Québécois. Les premiers voient leurs cousins du Nord

comme un peuple quelque peu arriéré, alors que les seconds perçoivent les Francos comme des «être hybrides en qui ils ne reconnaissent rien de leur chair, de leur sang et de leur esprit».

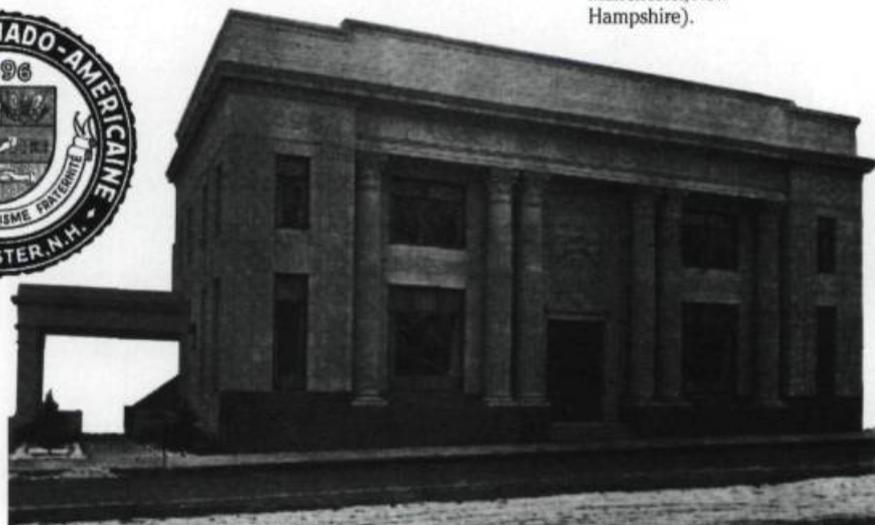


UNE IDENTITÉ SYMBOLIQUE

À l'aube du troisième millénaire, l'identité franco-américaine est avant tout symbolique et elle est presque complètement dissociée de l'usage de la langue française : en 1990, sur les 2 351 368 personnes s'étant déclarées «d'ascendance française unique ou multiple», 359 695 seulement, c'est-à-dire 15 %, utilisaient le français principalement à la maison. Cette identité symbolique se manifeste à des moments précis : le dimanche matin à la messe et pendant l'heure française diffusée par plusieurs stations radiophoniques anglophones; lors des rares réunions familiales auxquelles participent les branches québécoises et franco-américaines; lors des festivals qui offrent à divers endroits chaque année une kyrielle d'activités plus ou moins associées à la culture franco-américaine. Par ailleurs, plusieurs Francos anglicisés signalent leurs origines, leur

Parade de la Saint-Jean-Baptiste à Lowell, Massachusetts, en 1906. (Collection privée).

Édifice et sceau de l'Association canado-américaine fondée à Manchester, le 28 novembre 1896. (Archives de l'Association canado-américaine, Manchester, New Hampshire).



Photographie prise lors de la fondation de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique à Woonsocket, Rhode Island, en 1900. (Archives de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique).



Arche marquant la participation des Canado-Américains au Congrès eucharistique de Montréal, en 1910. Carte postale Illustrated Post Card. (Archives de Cap-aux-Diamants).



appartenance, leur identité, par des mots et expressions françaises. Surtout, l'identité franco-américaine se manifeste dans la passion pour la quête des racines, pour l'histoire et la généalogie. Ainsi, la Franco-American Genealogical Society, fondée en 1973, à Manchester, compte 3 000 membres. À Woonsocket, l'American French Genealogical Society est aussi très active. Dans les deux cas, les membres sont des personnes âgées de plus de 50 ans.

RENAISSANCE ETHNOCULTURELLE?

La dissociation entre langue et identité ethnoculturelle est monnaie courante au sein d'autres groupes aux États-Unis. Certains sociologues affirment même que, dans une société bureaucratique et anonyme comme la société américaine contemporaine, les gens ressentent le besoin de redécouvrir leurs origines et d'ancrer leur identité dans une communauté de mémoire. Ils sont donc susceptibles de répondre aux appels d'organisations et d'entrepreneurs ethnoculturels si ceux-ci savent s'y prendre. Cette thèse est corroborée par les statistiques : entre 1980 et 1990, le nombre de locuteurs francophones en Nouvelle-Angleterre a décliné de 12 %, mais le nombre de personnes s'identifiant comme franco-américaines a augmenté de 18 %, et ce, en l'absence d'immigration francophone dans la région. Ce n'est pas par hasard que le New Hampshire est l'État qui connaît la plus forte croissance de Franco-Américains (37 %). L'Association canado-américaine y est très active : dans les deux dernières décennies, elle s'est régénérée pour reprendre le rôle de leader culturel qu'elle avait laissé de côté. L'Association offre des camps d'été francophones et elle organise des voyages au Québec et en France; elle octroie des bourses aux étudiants franco-américains. En 1990, elle crée le Centre franco-américain auquel elle confie sa bibliothèque et ses archives. Le nouvel organisme sert de lieu de recherche et d'expositions; il offre une gamme d'activités socioculturelles et

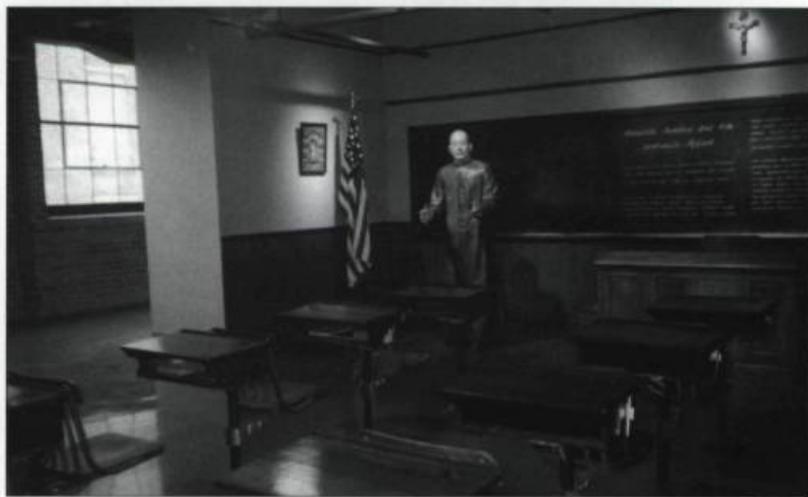
pédagogiques, notamment des cours de conversation française. C'est aussi de l'ACA qu'émane une émission de télévision hebdomadaire, *Bonjour*, dont l'objectif principal est de divertir un public francophone âgé de plus de 45 ans. Forte de 45 000 membres, l'ACA est présente partout en Nouvelle-Angleterre, au Québec, en Louisiane, au Nouveau-Brunswick et en Ontario.

Après le New Hampshire, c'est le Maine qui est l'État connaissant le plus fort accroissement de Franco-Américains (26 %) entre 1980 et 1990. Cela s'explique par le fait que sa partie nord, la Madawaska, participe du renouveau acadien dans la province voisine du Nouveau-Brunswick. La renaissance ethnoculturelle des Francos du Maine doit aussi beaucoup au Franco-American Resource Opportunity Group (FAROG). Créé en 1971 par des étudiants frondeurs désireux d'aviver le sentiment ethnoculturel de leurs confrères et consœurs francos de l'Université du Maine, à Orono, de leur servir de groupe de soutien dans une institution considérée comme «étrangère» et de sensibiliser l'administration de l'université à leurs besoins particuliers, le groupe lança un mensuel, le *Farog Forum*, qui se voulait contestataire et revendicateur; par son nom, un jeu de mots sur le terme *frog*, par son ton offensif envers les «Anglos» et irrévérencieux envers les élites traditionnelles francos. Très influencé par la grande vague de contre-culture qui déferlait alors sur l'Occident et par le mouvement indépendantiste québécois, le journal d'Orono ouvrit ses pages à tous ceux et celles qui voulaient bien écrire en français, en anglais ou en français, au grand regret des puristes. Après 30 ans d'une évolution tumultueuse, le FAROG, devenu en 1990 le Centre franco-américain, est plus modéré mais a toujours à cœur la reconnaissance des Franco-Américains au Maine et en Nouvelle-Angleterre. Quatre fois l'an, il publie son journal, rebaptisé simplement le *Forum*. Par la voix de son directeur fondateur, Yvon Labbé, le Centre franco-américain est un des principaux partenaires dans la section américaine du Forum francophone des affaires, organisme international créé à Québec, en 1987. Labbé a même réussi à convaincre l'État du Maine que les Franco-Américains constituent une ressource aussi profitable que les forêts.

Woonsocket, autrefois «la ville la plus française des États-Unis», constitue un autre centre de rayonnement franco-américain. L'Union Saint-Jean-Baptiste, aujourd'hui une division de la Catholic Family Life Insurance, donne des cours de conversation française et organise des camps d'«héritage» pour les jeunes de 14 à 18 ans. Elle offre aussi des bourses pour l'éducation universitaire des enfants de ses membres. Elle profite du Jour de l'An pour tenir une soirée canadienne pendant laquelle on déguste des mets traditionnels et on danse sur des airs folkloriques canadiens-

français. Elle a également ressuscité la Saint-Jean-Baptiste et joue un rôle important dans les fêtes du jubilé, qui se déroulent chaque troisième semaine d'août. On trouve en outre à Woonsocket le musée Work and Culture qui commémore l'immigration canadienne-française en Nouvelle-Angleterre et la vie des ouvriers du textile.

Yvon Labbé, éditeur en chef du *Farog Forum* et fondateur du Centre franco-américain. (University of Maine Public Information).



Fréquenté surtout par des gens de 40 ans et plus, le musée Work and Culture témoigne du caractère symbolique que nous évoquions au début de cet article. Dissociée de la langue française et jusqu'à un certain point de la religion catholique, l'identité franco-américaine s'est réfugiée dans une culture du souvenir qui est certes intéressante pour ceux qui ont connu les «Petits Canadas» ou qui en ont entendu parler par leurs parents et grands-parents, mais qui n'est guère attrayante pour les plus jeunes. On peut donc se poser la question : pendant combien de temps l'identité symbolique franco-américaine saura-t-elle se maintenir? ♦

Museum of Work and Culture à Woonsocket, Rhode Island. Photographie de Sylvie Tremblay, 1998.

Yves Frenette est historien et professeur au collège universitaire Glendon, à Toronto.